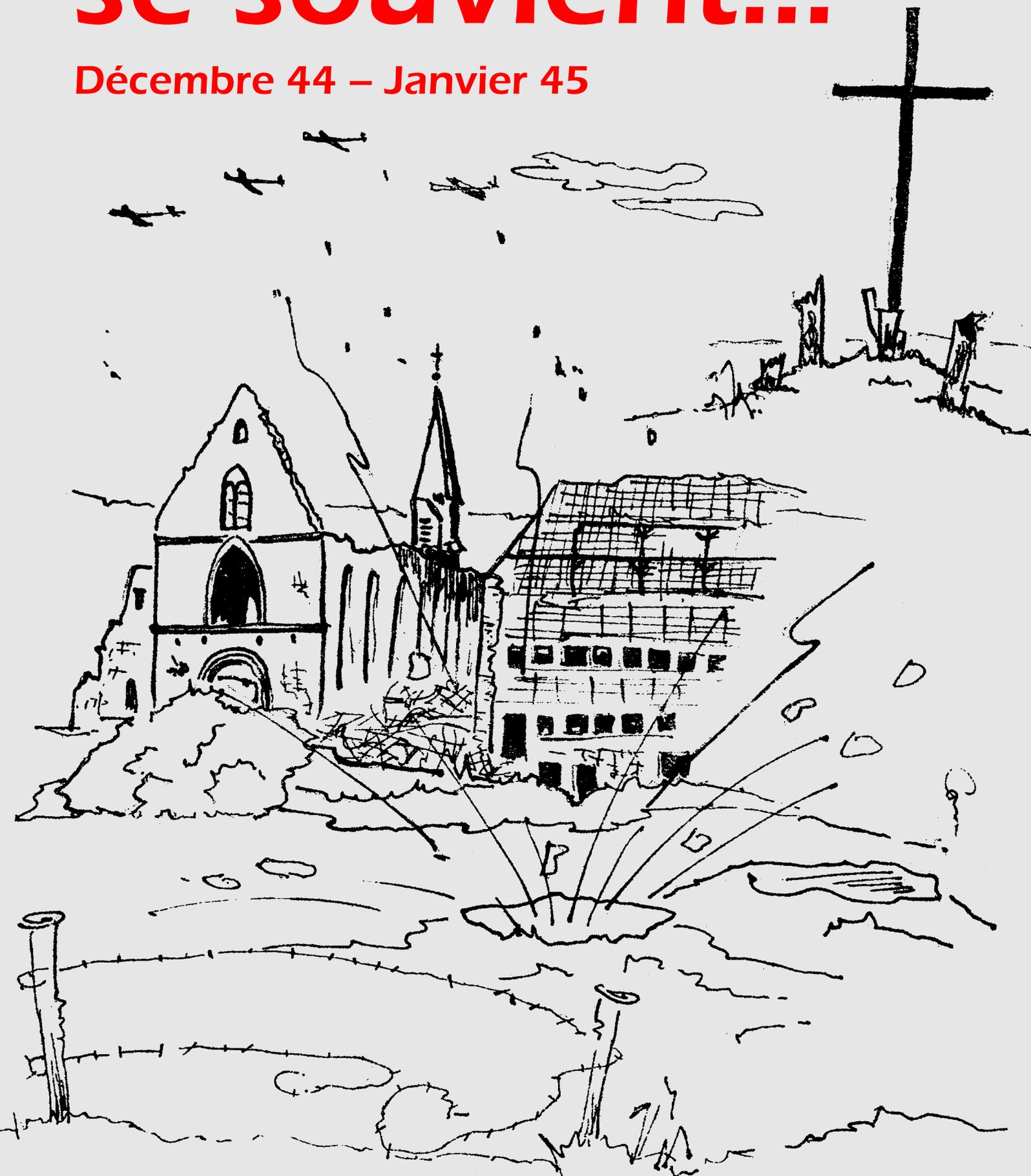


Houffalize se souvient...

Décembre 44 – Janvier 45



Plaquette (éditée en 1964) remise en page sur le site «<http://users.skynet.be/eglise.romane.cherain>»
en novembre 2010

HOUFFALIZE SE SOUVIENT...

Décembre 1944 - Janvier 1945



Houffalize - Monument dédié aux victimes civiles de l'Offensive des Ardennes.
(Site www.bel-memorial.org)

A nos morts – «Lors des bombardements»

HOUFFALIZE, autrefois si douce et si plaisante,
En ton val de verdure au milieu des sapins,
Tu n'es plus aujourd'hui qu'une ville gigantesque
Sous les murs écroulés de tes foyers éteints.

Le feu dévastateur du ciel t'a ruinée
De fond en comble avec tant de pieux trésors
De ton passé charmant; notre âme chagrinée
Garde le souvenir de tous tes enfants morts.

Ils sont presque deux cents, de tout nom, de tout âge,
Les sœurs et l'aumônier, parmi tous leurs vieillards,
Hommes, femmes, enfants parfois d'un seul ménage
Dont nous ne verrons plus sur terre les regards.

Mais ils vivront toujours, leur âme est immortelle
Et tous nos yeux rougis et tous nos cœurs aimants
Doivent se consoler de leur peine cruelle
En priant Dieu qu'ils aient le prix de leurs tourments.

Comme ici, nous verrons renaître notre église
Au milieu des maisons en des jours plus heureux
Là-haut, nous vous verrons, morts aimés d'Houffalize
Dans le bonheur sans fin de la cité de Dieu.

Abbé Jean KOBBS



Houffalize vue de la Montagne des Cochons.

Je dédie ces quelques pages à la mémoire de M. le Doyen GEORGES, ce prêtre, à l'énergie sereine, qui reconforta ses paroissiens par son exemple et sa parole et qui fut, en ces jours troublés de l'Offensive des Ardennes, l'âme de l'endurance à Houffalize.

A la mémoire des victimes des bombardements aériens ou de la barbarie des hommes,

Aux Houffalois qui, pendant et après ces jours de Décembre 1944 et Janvier 1945, souvent dans l'effacement, ont fait un geste de charité pour leurs concitoyens d'infortune,

A mes amis, les jeunes d'aujourd'hui, Membres du Club des Jeunes, du Patro Saint-François, du jeune Patro Sainte-Catherine et tous les autres, afin qu'ils connaissent mieux une page des plus tourmentées de l'histoire de leur cité...

A l'occasion du XX^e anniversaire de ces événements, j'offre ce petit livret: aux anciens Houffalois pour que toujours ils se souviennent; aux Houffalois d'adoption, pour qu'ils apprécient et aiment davantage ce petit coin d'Ardenne, au passé si glorieux et à l'avenir si chargé de promesses.

Eugène DALCETTE, vicaire.



Houffalize - La Grand-Place.

N.D.L.R. - Monsieur l'Abbé Eugène DALCETTE est né à La Roche-en-Ardenne le 1^{er} décembre 1929. Il fut ordonné prêtre à Namur le 26 juillet 1959. Il est décédé le 7 décembre 2009 dans sa ville natale. «Il commença son ministère sacerdotal comme vicaire à Saint-Mard. Un an après, il fut nommé vicaire à Houffalize. En septembre 1967, il devint curé de Trois-Ville. Il fut aussi, en même temps, administrateur à Cens et, ensuite, administrateur à Ortho. L'Abbé Dalcette avait à la fois des vues larges comme les vastes horizons du ban d'Ortho et une douceur de caractère semblable à ces coins perdus au fond de la vallée de l'Ourthe silencieuse. Douceur que l'on éprouvait dans son accueil, chez lui au presbytère. (...)»

Jean TIMMERMANN



Houffalize - La Porte à l'Eau.



Houffalize - Vue prise du Bois des Moines.



Houffalize - Sur la Montagne Saint-Roch.

Rappeler des faits qui se sont passés il y a vingt ans n'est pas chose aisée : les souvenirs de chacun s'estompant dans l'oubli.

J'ai fait de mon mieux pour reconstituer la suite des événements de 1944-1945 et ai été beaucoup aidé par le journal de M. l'Abbé Georges, ancien Doyen, que je retranscris pour ainsi dire en entier. J'ai également revu, dans la mesure du moyen, les personnes intéressées dans les récits.

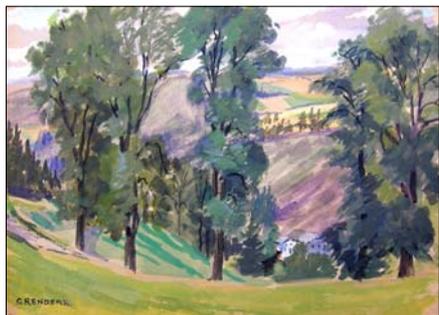
N.D.L.R. - Monsieur l'Abbé Louis Georges, curé à Carlsbourg, fut nommé curé-doyen à Houffalize le 20 juin 1928. En 1946, épuisé par l'Offensive des Ardennes, il prit sa retraite au sein de sa famille à Bergeval et y décéda le 18 juillet 1950.

J'espère en tout avoir été le plus objectif.

Peut-être certains, après cette lecture, diront que tout n'a pas été dit... Il faudrait des volumes si l'on voulait rapporter les souvenirs de chacun.

Je remercie les personnes que j'ai rencontrées au hasard de mes visites et la petite équipe qui m'a aidé dans la rédaction et la présentation de ces pages. Je ne cite aucun nom de peur d'en oublier un seul.

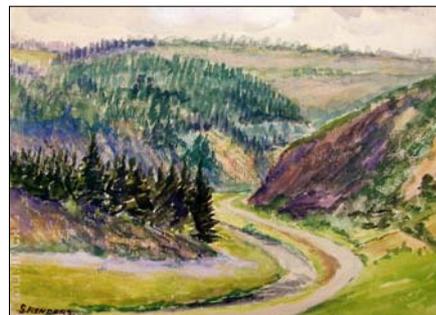
E.D.



Houffalize - Chemin des Bœufs (aquarelle de Germaine Renders, 1942).



Houffalize - Route de La Roche, boucle de l'Ourthe (aquarelle de Germaine Renders, 1942).



Houffalize - Fond des Nûtons (aquarelle de Germaine Renders, 1942).

Noël 1944, comme on se préparait à le fêter en famille!

Premier Noël de la libération. Noël dans la rue : sapins garnis de lumières ; aux vitrines des pâtisseries : les crèches en *chocolat américain* et dans bien des maisons allaient sentir bon le boudin, la cochonnaïlle et les meilleurs morceaux de ce brave *ami de Saint-Antoine* que l'on engraissait à longueur de mois *en fraude* dans le sombre *cagibi*.

Noël, oui. Quelle joie pour nous de revivre cette Messe de Minuit que nous n'avions vue qu'une seule fois dans nos jeunes ans... Nous y étions déjà en esprit dans cette église illuminée. Finis les cierges parcimonieusement allumés du Sanctus à la Communion, ces occultations obligatoires, ce couvre-feu à des heures de Collège... Oui, vraiment, ce serait un joyeux Noël.

Oui, ce fut un Noël, un vrai Noël de Bethléem, aussi *pauvreteux* que le premier. C'est dans la cave ou dans l'abri que nous avons attendu le Messie, Celui qui venait construire la paix avec les hommes de bon vouloir.

Dès le dimanche 17 décembre, alors que nous réintégrions la salle de cinéma réquisitionnée toute la guerre par l'occupant, à l'entracte de ce fameux film «*Ma Tante Dictateur*», un bruit circulait dans la salle : «*Il paraît que les Allemands reviennent!*». Cette nouvelle fut accueillie avec haussement d'épaules : «*Allez donc, on ne les reverra plus ...*» et d'ajouter la chanson «*Les fidolins sont retournés à Berlin*». Et on assista à la seconde partie du film sans quand même suivre beaucoup le scénario ; pensez donc, c'était les personnes de Saint-Vith qui colportaient ces bruits... Et le film se termina avec le rappel en

alerte des Américains présents dans la salle. On se coucha ce dimanche, un peu anxieux, mais dans la confiance que les Américains en deux temps trois mouvements auraient tôt fait de repousser l'armée branlante, que l'on avait vue repasser en septembre, dans la honte de la défaite. Ceci se passait à La Roche.

A Houffalize, c'était à peu près la même situation, ce même dimanche. Après la grand'messe, dans les petits groupes devant l'église, la rumeur circulait déjà: «*Les Allemands reviennent!*». Tous disaient: «*C'est impossible, il ne faut pas colporter pareilles nouvelles!*». Rien en apparence ne permettait encore d'accorder crédit à de tels bavardages. Cependant, après-midi, certains indices semblaient confirmer la chose. Des réfugiés, venus des cantons de l'Est, arrivèrent en ville et le bourgmestre se chargea de leur trouver logement pour la nuit. Vers 16 heures, la concierge de l'Hôtel de Ville, Madame Dubourg, parcourut les rues de la Ville annonçant que tous les habitants devaient être rentrés pour 17 heures et que les patrouilles américaines tireraient sans sommation sur tout qui serait encore hors de chez lui après cette heure.

Un malaise étrange planait sur Houffalize et dans les chambres closes aux fenêtres soigneusement réoccultées, on attendait avec angoisse, *les dernières nouvelles de demain*.

Au fait, le centre de l'armée américaine, fortement dégarni, formé de jeunes soldats (plus friands de cigarettes, de whisky, de petites pépées que d'exercices militaires) cédaient devant un ennemi en nombre qui, connaissant la situation, déclenchait une offensive dans nos Ardennes.

Au bourgmestre, M. Joseph Maréchal, qui pria le Commandant américain de s'occuper aussi de la population d'Houffalize, s'il y avait quelque danger, il fut répondu qu'on pouvait être tranquille et que, du reste, le cas échéant, nous serions prévenus à temps. (Il faut noter que la radio, à plusieurs reprises, avait lancé un appel, demandant aux habitants de Saint-Vith, Houffalize, La Roche, etc., de quitter leur Ville. C'est très simple à communiquer de Bruxelles, mais dès la soirée du 17 décembre, premier jour de l'Offensive, nous étions sans courant électrique, conclusion: sans nouvelles du Pays. Nous n'étions pas encore alors à l'âge du transistor...)

Néanmoins, le lundi 18, l'armée quitta la Ville sans donner le moindre avertissement et déjà ce lundi, après-midi, un obus allemand vint briser une croix du vieux cimetière et réduire en miettes les vitres de l'église. En hâte, les jeunes gens, surtout les réfractaires, *ceux qui s'étaient cachés pour ne pas aller travailler en Allemagne*, et les maquisards, *ceux qui s'étaient groupés dans les bois*, avaient quitté la Ville, pour s'arrêter dans les villages voisins et surtout gagner la Meuse et se mettre à l'abri au Sud de la province de Namur et de la province de Hainaut. A Morialmé, quarante-cinq réfugiés furent admirablement assistés par Monsieur le curé F. Noël, prêtre d'un dévouement sans pareil.

Le 19 décembre, c'est l'occupation de la Ville. Quelques Allemands apparurent sur la route de Bastogne, détruisirent une jeep et tuèrent deux Américains, *des civils affaiblis*. Nous avons recueilli à ce sujet des renseignements inédits de M. L. Daulne. Ce dernier revenait du bas de la Ville quand on lui dit qu'il y avait deux Américains tués plus haut sur la route de Bastogne. Il mit son gilet de la Croix-Rouge et se mit en route. Arrivé à la jeep, il se trouva en présence d'un *Américain*. Il lui dit quelques mots d'anglais... mais il n'obtint aucune réponse. Notre *Américain*, en effet, n'était qu'un Allemand déguisé que l'on reconnaissait à ses bottes. Le brancardier demanda s'il pouvait porter secours aux victimes de la jeep et ce lui fut permis. Il revint en ville chercher une civière, et après bien des recherches, on en dénicha une dans le corbillard de la Ville. M. Daulne, accompagné cette fois d'une autre brancardière, Mlle Renée Lambin, remonta la route; ensemble, ils chargèrent le premier soldat, le ramenèrent à l'Hôtel de Ville. Pour le second, ce fut autre chose: les Allemands dans l'entre-temps avaient mis le feu à la jeep et l'on retira de la ferraille, un cadavre tout recroquevillé. Ces deux Américains étaient le lieutenant Pierre Alexandre Fransis et le Lieutenant Orban. Ils furent inhumés le lendemain, avec la permission des Allemands, au cimetière de Houffalize et y furent conduits par M. Louis Dubru-Lamy, M. Joseph Charles, garde champêtre et M. L. Daulne. Déjà, à ce moment, les Allemands eux-mêmes enter-



Houffalize - Hôtel des Postes.



Houffalize - Hôtel du Luxembourg.

raient leurs premières victimes.

Le mercredi 20, M. le Bourgmestre fut convoqué à l'Hôtel de Ville et cette phrase lui fut servie par l'Officier en chef allemand: «*En septembre, vous avez couvert les Américains de fleurs, eux vous couvriront de pierres*». Pendant tout ce jour, ce fut le défilé interminable, non plus d'attelages comme en 1940, mais de tanks énormes, de camions automobiles, matériel souvent usé, en pauvre état.

Ce premier contact de l'envahisseur avec l'Ardenne tenait du mirage – note M. Hoyois. Des Américains s'infiltraient parmi d'autres Américains. Des jeeps nerveuses, des camions à l'étoile blanche, des blindés recouverts de la bâche rose. Pour mieux se camoufler, au mépris d'une loi élémentaire de la guerre, les Allemands prenaient les uniformes de leurs adversaires. Travestissement perfide, que l'on dénonça de toutes parts en Ardenne, et devant lequel les avant-gardes de la défense pouvaient se sentir déroutés. Puis, venaient les troupes de choc, mais cette vague paraissait peu profonde. Après elle, affluait une troupe soldatesque. Gens hâves, aux uniformes disparates, d'aucuns presque déguenillés, avec des bottes en accordéon. (De tous âges: des vétérans de 1914 – je les vois encore – qui n'aspiraient qu'à retrouver leur femme, enfants et maison. Ah! ces vieux de la Wehrmacht, ils n'étaient pas les plus méchants et parfois leur sentiment paternel prenait le dessus; alors, ils nous gâtaient, nous, jeunes garçons, de friandises volées au magasin du coin. De tous âges: ces gosses de quinze ans, fanatisés, blousons noirs avant l'heure, que l'on venait de prendre dans les centres de formation nazie... Ce n'était que des gamins, mais malheur quand vous les rencontriez.)

Les jours précédant la fête de Noël, les soldats allemands ne cessèrent de traverser la Ville, passant les nuits dans les maisons et annonçant leur grand succès. Les alliés reculaient sur toute la ligne du front. Namur était *kapout*. Liège aussi, Bruxelles et Anvers – ils se dirigeaient sur Paris. Mais dire cela à des Ardennais, c'était autant le dire à un cheval de bois... Au fait, l'avance était stoppée, et le ciel clair revenu – un brouillard épais couvrait toute l'Ardenne – l'aviation se mettrait en action et l'ennemi serait forcé de lâcher prise. Ce serait d'ailleurs notre perte.



Houffalize - Le Priuré.



Houffalize - L'église Sainte-Catherine.

Le 22 décembre, arrivèrent les premiers prisonniers américains; après que les Allemands les eurent délestés de leur argent, montres, etc., ils furent hébergés par la Croix Rouge, dont les membres ne ménagèrent ni leurs efforts ni leur dévouement pour adoucir leur infortune.

Arrivés à Houffalize, les Allemands firent perquisitions sur perquisitions à la gendarmerie. Ils découvrirent des documents compromettant plusieurs Houffalois. (Oh, stupide négligence de la part de certaines autorités qui oublièrent de détruire les listes des Groupements de Résistance.)

Ce 22 décembre, plusieurs Houffalois parurent un à un devant un Officier allemand qui leur relut la déposition les concernant. Tant bien que mal, la plupart s'en tirèrent à bon compte, sauf M. Jules Dubru qui fut conduit par après *Aux Cheras*, par deux Allemands, au lieu-dit *Al fosse*, près de Fontenaille; là, ils le massacrèrent sauvagement. La veille du Nouvel An, le 29, on retrouva son corps, la tête fracassée.

Nous nous trouvions dans la salle du tribunal; on nous interrogeait dans le

bureau du secrétaire. Vers 9 heures, vinrent nous rejoindre Antoine Bollet et Jean Nadin, précédemment cité. Ce dernier était soutenu par son père et sa tante, Mme Léon Nadin, qui savait parler allemand. M. et Mme Nadin voulurent lui faire probablement une recommandation, mais les boches présents les bousculèrent et les renvoyèrent chez eux en leur disant qu'il ne s'agissait que d'un *complément d'enquête*. Mlle Marie-Thérèse Urbin-Choffray, appréhendée elle aussi par les Allemands, se trouvait dans la salle. J'y vis également M. Ubachs (ancien propriétaire de l'Hôtel des Postes) qui servait probablement d'interprète.

Les interrogatoires successifs portèrent sur notre activité au sein du M.N.B. pendant l'occupation, la durée du maquis, le tort que nous avions fait à l'armée allemande, le nom de nos chefs, de nos camarades, car ils avaient une liste assez complète, liste dont j'ai d'ailleurs cru reconnaître l'écriture. L'interrogatoire était mené par un Officier assisté de l'Allemand qui était venu m'arrêter.

Vers midi, les Officiers s'en allèrent dîner, et ce fut à nouveau la sentinelle de la nuit qui nous garda. Nous pûmes fumer notre seconde cigarette. Les interrogatoires reprirent vers 13 heures: un grand boche se trouvait en plus dans le bureau. Quand nos réponses ne les satisfaisaient pas, ils s'approchaient de nous en hurlant et nous frappaient à bras raccourcis. Je reçus entre autres un coup de poing en pleine figure qui me fit tomber sur le petit poêle installé dans cette pièce et ne sus me relever qu'en m'agrippant à la cheminée. Je vis notamment sortir Léon Dethor du bureau, la face tuméfiée et la démarche chancelante.

Jean Nadin et Antoine Bollet furent questionnés dans la grande salle et n'allèrent pas dans le bureau. Mlle Urbin-Choffray qui, sans perdre son sang froid, ne laissa rien échapper de ses activités, pendant la guerre, dans la résistance, fut libérée dans l'après-midi.

Vers 15 heures, Emile Remy, revenant d'un interrogatoire, mit la main devant sa bouche et put me glisser un mot: Michaux. J'en déduisais qu'il avait appris que les renseignements avaient été trouvés chez ce Michaux. Après chaque interrogatoire, nous nous faisons un petit signe imperceptible de la tête. A chaque fois, les camarades ont répondu: NON (ce signe me confirmait qu'il n'avait rien avancé).

Enfin, vers 16 heures, on nous fit signer nos déclarations. Puis, on nous enferma dans un petit réduit. Après une attente de dix minutes, – probablement le temps pour eux de délibérer de notre sort –, on nous fit sortir et les Allemands nous reconduisirent sous bonne escorte à la Vieille Auberge. Là, on nous fit faire les corvées les plus humiliantes (lecteur, lis entre les lignes).

Après cela, on nous dépouilla de tout ce que nous possédions; ils arrachèrent même des médailles que Dethor portait cousues à l'intérieur de sa veste. Je parvins à sauver ma montre bracelet que j'avais remontée haut sur mon bras. Le biscuit également que j'avais gardé de la veille. Quand je l'ai repris à l'Allemand qui me dépouillait, il a haussé les épaules.

Nous sommes ensuite chargés sur un camion bâché, découvert seulement à l'arrière, qui prit la direction de la rue de Liège; nous croyons aller en Allemagne, mais nous sommes bientôt détrompés.



Houffalize - Place du Marché.

Le camion occupé par une dizaine de sous-officiers prit le chemin de *Seronval*, dans la direction du raccourci vers Mont, au-dessus de Houffalize. A l'entrée du chemin (à peu près en face de la maison actuelle de M. Weinquin), la moitié des occupants descendirent et, revolver au poing, nous tinrent en joue. Nous réalisâmes à ce moment le sort qui nous était réservé. Léon Dethor dit: *Djalans êsse toués come ça sins curé?* (Nous allons être tués comme cela, sans prêtre?).

Nous priâmes de tout notre cœur. Emile Remy, fort énervé au-devant du camion, arracha la bâche pour voir où ils nous conduisaient. Arrivés à la lisière du bois, toujours suivis de cinq Allemands, revolver au poing, nous fûmes jetés en bas et un Allemand nous prit par le col ou



Houffalize - Vue prise de la Route de Liège.

par la cravate. Ils nous entraînaient à l'intérieur du bois : un Allemand soutenait Jean Nadin.

Il pouvait être 16 h. 30. Ils devaient avoir repéré l'endroit, car ils nous conduisirent sans difficulté au bord d'une tranchée anti-tank, creusée en 1940. J'arrivai le premier au bord de la fosse, j'entendis un coup de feu et me retournant, je vis Emile Remy qui, ayant essayé de s'enfuir, s'affaissait à quelques mètres des boches, qui se lancèrent sur lui et l'achevèrent à bout portant. Je vis abattre ensuite successivement et en quelques secondes, d'une balle dans la nuque, Jean Nadin, Antoine Bollet et Sylvain Martin. Devant ce désastre, je dis à mi-voix « *C'est malheureux* » et l'Allemand qui me tenait toujours par la cravate et qui devait me tuer, reprit à voix basse « *Oui, c'est*

malheureux ». Mon tour était arrivé : je sentis le froid du revolver dans le cou, un déclic... et la balle ne partit pas. Pourquoi ? Le revolver s'était-il enrayé ? On ne le saura jamais. Le soldat allemand avait-il perdu son sang froid devant le carnage ? On pourrait peut-être le supposer étant donné qu'il avait dit à M. Weinquin, deux secondes plus tôt, « *C'est malheureux* ». A-t-il voulu donner à sa victime une dernière chance ? Ce serait tout à son honneur.

Sans perdre une seconde, d'un bond, je sautai de mes sabots, envoyant un coup de poing à l'Allemand qui me lâcha et je fonçai vers les sapins. Les balles crépitaient à mes oreilles ; l'une d'elles m'atteignit et me cassa la mâchoire. Zigzaguant dans les sapins, je parvins à gagner dix, quinze, cinquante mètres et la poursuite continua pendant quelques minutes, sur une distance d'environ un kilomètre. Comme je connaissais bien le bois, je parvins rapidement sur les hauteurs de *Marcapont* mais de là, ayant aperçu des sentinelles allemandes sur la route de Laroche, je gagnai *La Forrière*, passai le ruisseau d'Achouffe et me dirigeai dans les bois de Mormont. »

A Mormont, M. Weinquin aurait voulu entrer dans une maison pour avoir des souliers et repartir vers Warempage, gagner ensuite Tenneville pour trouver le Docteur Louis et se faire soigner. C'était un beau projet d'une personne traquée, mais...

Les Allemands occupaient Mormont et une sentinelle placée tous les cent mètres surveillait la route vers Rensiwez. Barrage terrible à franchir que cette route de Houffalize. Pendant au moins une heure, M. Weinquin attendit le moment propice et toujours la sentinelle faisait elle aussi les cent pas. Il arriva cependant qu'une de ces sentinelles fit plus ou moins deux cents pas avec son voisin. Aussitôt, l'homme des bois eut tôt fait de franchir la route et de se laisser tomber dans le talus... Du bruit... Les Allemands braquèrent leur lampe mais ne vinrent pas voir... Du gibier, pensaient-ils probablement ? Mais laissons la parole au gardien de la forêt.

Je parvins vers les bois de Filly et vers Spitange. Là encore, je fus bloqué pendant un temps car je voyais une ombre... Serait-ce un Allemand posté là, à ma poursuite, car je me sentais toujours poursuivi. Après quelques hésitations, dans la pénombre d'un clair de lune, je constatai que cette ombre n'était qu'un « genêt ». J'atteignis bientôt l'Ourthe, que je traversai en amont du confluent. Je m'assurai de la profondeur de l'eau au moyen d'une perche trouvée sur la rive ; j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture (en décembre...). Passé sur l'autre rive, je dissimulai la perche dans les herbes hautes, me disant, – réflexion d'homme traqué – s'ils trouvent cette perche, ils pourront suivre ma trace et me reprendre. Etant monté dans le bois, je revis une fois encore l'Ourthe, pourtant, me semblait-il, je l'avais bien passé pour aller vers Warempage, j'étais perdu. Je tournai en rond, marchai dans une direction et, après des détours, j'arrivai dans des champs nouvellement labourés. Plus loin, j'empruntai un chemin ; bientôt j'aperçus des meules à l'horizon. Je repris espoir et, vers une heure du matin, j'arrivai dans le village que je croyais toujours être Warempage. Je ne fus dé trompé que lorsque je demandai à la première habitation où demeurait mon cousin, Albert Weinquin. « Mais, il n'y a pas de Weinquin ici, me répondit-on ». – « Où suis-je donc ? » – « A Engreux ». – Quand je sus me trouver à Engreux, je demandai l'hospitalité à M. Fernand Attert, chez qui je reçus les premiers soins. Je me changeai : j'avais du sang gelé jusqu'à la ceinture. Le trou de la sortie de la balle aux commissures des lèvres était assez grand. J'avais perdu beaucoup de sang. Je n'avais étanché le sang qu'après plusieurs kilomètres de course à l'aide d'un morceau



L'église d'Engreux.

de ma chemise.

J'avais les pieds ensanglantés et des gelures fort douloureuses. Je me trouvai dans l'impossibilité de marcher dès que j'eus pris un bain de pieds. L'arrivée d'un nouveau contingent d'Allemands étant prévu pour le courant de la nuit (ceux qui occupaient précédemment Engreux étant partis vers le front, dans la soirée), j'allais me cacher chez M. Marette. J'y restai pendant une quinzaine, passant par des alternatives de découragement et d'espoir. Je fus soigné par M. le docteur P. Verheggen d'abord, ensuite, devant le danger de gangrène que présentaient mes pieds, M. le curé d'Engreux, l'abbé Seron, parvint à décider un jeune médecin allemand, à venir me soigner. Tout d'abord, il ne voulut

pas soigner les civils, mais, – détail piquant –, M. le Curé, ayant promis de lui donner son assimil «français-allemand», il accepta.

Il vint à la maison avec M. le Curé, me dit bonjour, me donna la main; il était des plus corrects. A noter qu'en cours de route, il avait demandé à M. le Curé s'il ne s'agissait pas d'un «terroriste», car, disait-il, il aurait été heureux de l'achever.

Il me soigna très bien car, après trois jours, j'allais beaucoup mieux, je ne souffrais plus; en voyant mon bandeau sur la figure, il me demanda: «Qu'est-ce que c'est?». Et M. le Curé répondit que je souffrais d'un mal de dents ... (Le docteur le crut-il ou fit-il semblant de le croire? On ne sait.)

Vers le 5 janvier, nous fûmes obligés d'évacuer la maison de M. Marette, qui fut réquisitionnée par des S.S. Moment encore des plus pénibles pour moi, je n'avais qu'une fausse carte d'identité, me donnant domicile à Vellereux, carte que m'avait fait un ami complaisant. J'étais dans un lit à l'étage et les S.S., prenant possession de la maison, me demandèrent ce que je faisais là. Je découvris mes pieds, ils ne virent pas ma figure car il faisait très sombre. Je me rendis à nouveau chez M. Atherte et j'y restai jusqu'au 21 janvier, date à laquelle je rentrai chez moi (nous avions été libérés le 14).

Le 2 février, deux Officiers américains vinrent m'interroger et prendre mes déclarations. Ils étaient chargés de faire rapport sur les crimes de guerre. Après ces formalités, ils me demandèrent de les accompagner sur place, afin de leur indiquer l'emplacement exact du massacre. J'acceptai, mais à condition que trois hommes de Nadrin m'accompagnent.

Monsieur Weinquin, à ce moment, se croyait encore pourchassé et allait jusqu'à douter des deux Officiers américains.

Ils vinrent en jeep par Achouffe et Les Cheras. Là, ils laissèrent M. Weinquin qui préférerait ne pas aller jusqu'à l'endroit tragique. Les Américains et les hommes de Nadrin trouvèrent sans peine la fosse où les corps des victimes étaient recouverts d'une couche de terre d'environ 20 cm. Les sabots et le manteau de M. Weinquin, dont il s'était débarrassés en s'enfuyant étaient également dans la fosse. Les Officiers revinrent vers la jeep avec le manteau que M. Weinquin reconnut de suite.

Après ce récit, M. Weinquin me montra les chaussons déchirés qu'il avait dans les pieds durant cette odyssée. Et, reparlant du médecin allemand qui l'avait soigné à Engreux et de l'autre qui devait le tuer, il me dit: *Je les verrais par ici, je les accueillerais... quand même.*



Houffalize - L'église, son cimetière et la Route de Liège.



Houffalize - Arrière de l'église Sainte-Catherine en 1930.

Quand on apprit la nouvelle à Houffalize, M. le bourgmestre, Joseph Maréchal, M. Ernest Nadin et M. Nestor Bollet allèrent à leur tour reconnaître

les corps; ils les mirent dans des cercueils de fortune et donnèrent aux deux victimes de Houffalize, une sépulture décente. Les corps des victimes de Nadrin furent ramenés dans leur village.

Le dimanche 24, la messe est dite pour la dernière fois à l'église paroissiale, en présence de quelques personnes. Le canon se fait entendre sans arrêt; on n'ose sortir de sa maison et les plus hardis s'en vont vers les bois et les villages voisins.

Ce jour-là, les Allemands traquèrent encore des personnes qu'ils appelaient *terroristes*. Vers midi, les boches allèrent arrêter M. le curé de Wibrin, l'abbé M. Maboge, ainsi que deux de ses paroissiens: M. A. Huberty, instituteur et M. Armand Bastin. Ils les ramenèrent à Houffalize dans une grande voiture; les gens de Wibrin y occupaient le *strapontin*. Des soldats étaient assis à l'arrière, d'autres étaient placés sur les marchepieds. En cours de route, M. le curé dit à mi-voix à ses deux amis qu'il allait leur donner l'absolution générale, étant donné qu'on ne savait pas comment cela finirait. Les Allemands assis à l'arrière, fâchés de ce que M. le curé parlait, lui heurtèrent le dos d'un coup de crosse. On arriva à Houffalize, à la Vieille Auberge. Directement, on commença le premier interrogatoire. Monsieur le curé se défendit; il n'était à Wibrin que depuis la Toussaint; c'était son prédécesseur, M. l'abbé Dambly, Aumônier des Maquisards, qu'ils recherchaient.

Après un second interrogatoire, on lui dit qu'il était libre. Il réclama sa machine à écrire qu'ils avaient volée et une farde avec des journaux paroissiaux – certains parlaient de la libération de septembre. Le tout lui fut remis sans difficulté. Il demanda pour revoir ses deux paroissiens mais cela ne lui fut pas accordé. Il demanda qu'on le reconduise à Wibrin, mais pas question. Qu'au moins, on lui fit un papier à présenter à une voiture allemande qui passerait sur la route de Laroche. Rien à faire. M. le curé, dans son énervement, ne retrouvait plus sa carte d'identité; en cherchant sur le paquet, il vit des morceaux de cartes d'identité et sur un, le nom *Huberty*: ceci lui fit comprendre que ses paroissiens seraient condamnés. Vers 13 h. 30, M. le curé vint au presbytère et s'empressa de brûler sa farde avec les papiers qui auraient pu le compromettre. Il resta auprès de M. le Doyen Georges quelques heures et reprit la route, à la nuit venue. Les mitrailleuses donnant sans arrêt, il dut se coucher dans le fossé près de la maison Bock et, après un moment, repartit. A proximité de l'actuel pavillon *Chasse et Pêche*, il fut chargé dans une auto allemande, occupée par un seul homme. Il arriva à Nadrin, après bien des craintes et rentra à Wibrin dans la soirée, avec le chagrin que l'on devine.

MM. Huberty et Bastin, quant à eux, furent conduits comme les victimes de la veille, vers le *Parc Lambin* et furent massacrés au même endroit. Ce n'est que le 23 avril 1945, vers 10 h. 30, que des démineurs retrouvèrent les corps. En réalité, ils recherchaient la tombe de M. Odon Marlaire, *le mort vivant* du Cheras, suivant un plan donné par ce dernier. Comme le plan était quelque peu inexact, ils vinrent eux-mêmes explorer le *Parc Lambin* et la tombe des amis de M. Weinquin. Le détecteur s'étant mis à fonctionner, on creusa et on atteignit le fer d'une semelle de la botte d'un cadavre. On découvrit les corps et on put les identifier grâce à leurs vêtements. Ces deux dernières victimes avaient les mains liées dans le dos. Les Allemands, cette fois, avaient été plus prévoyants que la veille, lors du premier massacre. Coïncidence, ce matin du 23 avril, les garçons de Wibrin avaient regagné les bancs de l'école, avec leur nouveau maître.

Le 25, **Noël**, *Venez, Divin Messie, Sauvez nos jours infortunés*.

Les messes furent dites en la Chapelle de la Congrégation (petite chapelle privée située dans le presbytère).

Triste journée pour Houffalize.

Vers 10 heures, premier bombardement au Quartier Saint-Roch où est établie une D.C.A. C'est Madame Joseph Charles, née Eléonore Remacle, qui commence cette longue liste des victimes des bombardements. Charles Cawet, propriétaire de l'Hôtel Saint-Roch, est blessé et transporté chez le Docteur Werheggen. On fit comme on put pour lui donner les premiers soins et, à l'aide de garrots, on arrêta tant bien que mal l'hémorragie. Comme il y avait un chirurgien allemand à l'Hôtel des Postes, on lui demanda de venir

porter secours à cette victime. Oui, bien sûr, on irait, mais pour l'instant on fêtait le *Weihnachtsfest*.

Le chirurgien vint vers 15 heures et commença l'opération. Il amputa la jambe de M. Cawet, mais celui-ci mourut exsangue en fin d'opération. Sa maison étant déjà fort endommagée, on l'*exposa* chez M. Daulne. On ne put faire les funérailles le jour suivant. Le 27, une bombe tomba sur le côté de la maison de M. Daulne, qui s'écroula, enfermant sous ses ruines, le corps de M. Cawet et du jeune Jean-Claude Dasset.

Durant toute la nuit suivante, le canon tonna. Le ciel était strié d'éclairs; la bataille faisait rage et un bruit infernal se répercutait à tous les échos de la vallée.



Houffalize meurtrie - Place du Roi Albert.



Houffalize meurtrie - Vue partielle de la rue du Pont.

Le 26 décembre, près de la Gare, quelques hommes, venus à une distribution de charbon, sont mitraillés; on note plusieurs blessés dont Jean Gatez et Maurice Malignon. L'aviation reste active toute la journée et les postes de D.C.A., établis un peu partout par les Allemands, donnent constamment. Plusieurs quartiers de la Ville sont bombardés: avenue de la gare, où Catherine Schmitz, veuve Léonard, meurt dans la maison en flammes. La Chéravoie, où le fils de M. Fernant Dasset, Jean-Claude, est tué avec deux jeunes évacués de Saint-Vith, les frère et sœur Fohn. Sur la route de Bastogne, on compte comme victimes: Mme veuve Juliette Heynen et sa sœur, Marie Wathelet et huit membres de la famille Wilmotte-Abinet (de cette dernière famille, en ont échappé: la mère, Mme Wilmotte, gravement blessée et qui mourut le 21 juin 1945, à la clinique de Marche, une fille d'une dizaine d'années et le petit-fils de la famille âgé de quelques mois). Au Quartier Saint-Roch, on dénombre plusieurs victimes: Emile Wilhelmy, dont on n'a retrouvé aucune trace, Joseph Dubru-Simon qui causait avec lui, Joseph Dubru-Scheer, Maurice Delcommune, Pierre Strassen, et Pierre Wagner qui est transporté chez Mlles Mathurin où il expire.

Les avions ne cessent de passer et laissent tomber des bombes incendiaires; plusieurs maisons sont la proie des flammes: l'Auberge de Jeunesse (à l'emplacement du tank actuel), la maison Fernand Biermez, la rue du Pont et la route de Liège, l'écurie de l'Hospice où Edmond

Wathelet trouve la mort.

La population fut prise de panique. On entendait les cris des victimes et, des villages voisins, on apercevait les lueurs des incendies. (Comme cette image des maisons en flammes marqua notre jeune imagination... Nous pourrions vivre centenaire que ce désastre nous serait encore fidèle à la mémoire.)

De nombreux habitants voulaient s'enfuir. Où? Dans les villages voisins. Beaucoup, en fait, prirent cette solution: Engreux, Taverneux, Fontenaille, Mont, Wibrin; d'autres allèrent dans les bois et y demeurèrent pendant des semaines avec leurs enfants; ils se construisirent des huttes, ou se blottirent dans des meules de foin ou de paille. Le plus pénible était pour les vieillards qui, tant bien que mal, faisaient des marches harassantes. Houffalize était abandonnée à son triste sort.

Le 27 décembre, dans la matinée, note l'abbé Georges, nouveau bombardement de Saint-Roch, faisant encore quelques victimes dans le garage Gottal: Jean-Baptiste Cawet, Mme Charles Cawet, Louis et Armand Schluntz, Arsène Gottal. Dans l'après-midi, à Saint-Roch, François Grosjean est enseveli sous un pan de mur: courageux et très confiant, il allait chez son beau-frère pour prendre quelques vêtements. Sa mort a suscité bien des regrets à cause de son dévouement inlassable pour les mouvements de jeunesse. Vers la même heure, une bombe atteint la maison de M. Daulne, la détruisant complètement. Vingt-six personnes se trouvaient à la cave dont sept religieuses. La cave n'est pas touchée et personne n'est blessé. Avec l'aide dévouée de Camille Jacqmin, accouru à leur secours, les vingt-six personnes furent hissées par le soupirail et se réfugièrent les unes dans les bois, les villages de Taverneux et de Fontenaille,



Houffalize - Le moulin Poncin.



Houffalize - Cour de l'Abbaye.

les autres à la cave du presbytère.

Le soir de ce 27 décembre, l'Hospice, situé en face de l'Hôtel de M. Otto, prend feu et on transporte les vieillards à la Tannerie Poncin. Malheureusement, deux pensionnaires ne purent être évacués et restèrent dans les flammes. A partir de ce jour, la cave de la Cour de l'Abbaye devint le refuge de nombreuses personnes; la cave sous la maison du Vicaire fut réunie à celle, voûtée, du presbytère. Dès avant Noël, les voisins s'y réfugièrent; d'autres vinrent ensuite et le nombre alla toujours croissant. Les fenêtres de la chapelle privée du presbytère étant brisées, le froid devenant plus vif et le danger plus persistant, il fut décidé que la messe serait célébrée à la cave et il en fut ainsi jusqu'au 1^{er} février. Une seule fois, la messe ne put être célébrée: le 6 janvier.

Chers lecteurs houffalois qui lisez ce récit vingt ans après l'événement, rappelez-vous cet homme à la soutane souillée et déchirée, cet homme que vous aimiez, qui bravait la mitraille au risque de sa vie pour aller vous encourager dans vos caves, vos abris, vous apportant le pardon et le Pain du Christ. Cet homme qui vous reçut chez lui et fut des plus accueillants. Cet homme qui fut si éprouvé par la mort de sa sœur et qui n'en montrait rien à personne, jusqu'à n'en faire aucune mention dans son journal, tant il s'était donné à vous.

Les bombardements ne cessaient pas: le 30 décembre, le bas du quartier de Saint-Roch fut encore touché et sept personnes sont tuées dans la cave de la maison Léon Adam-Sandron. Parmi elles, Mme Louis Schluntz, née Joséphine Bernard et ses deux enfants de 7 et 2 ans. A partir de ce moment, il est fort difficile de situer les endroits où il y eut des victimes et de dire leur nom – les Houffalois changeaient d'abris, partaient dans les bois à la recherche d'un gîte plus sûr. Par après, le nombre des victimes s'étant très élevé, on ne parvint plus guère à dénombrer les morts.

Le 31 décembre, à 4 h. 30, violent bombardement rue Sainte-Anne et à l'Ermitage. L'état-civil donne comme victimes, lors de ce bombardement: M. Vital Nadin qui fut tué à la Ville Basse. C'est ce jour, vers 10 h., que mourut la sœur de M. le Doyen, au presbytère, Mlle Angeline Georges.

On commença l'année 1945 dans l'espoir que ce serait bientôt terminé. Houffalize cependant n'était pas au bout des quatorze stations de son Chemin de Croix.

Le 3 janvier, à 15 h., nouveau bombardement de la rue de Liège. Puis, le 6 janvier, de 3 h. 25 à 4 h., ce fut le grand bombardement qui détruisit la Ville entière. La veille au soir, 5 janvier, deux familles étaient arrivées à la cave du presbytère, fuyant les bois où elles habitaient dans des huttes en branches de sapins, souffrant du froid, de la faim, en danger continu à cause des obus que l'artillerie alliée envoyait constamment dans toutes les directions; puis vers 23 h., survint une troisième famille de huit personnes de la ferme de Randoux que les Allemands avaient livrée aux flammes. On était littéralement entassé les uns sur les autres, on se compta: nonante-huit personnes et la plupart, des enfants et des vieillards.

Le samedi 6, de grand matin, s'annonce un raid aérien; on commence le chapelet. Tout d'un coup, un fracas épouvantable qui perdure comme un roulement de tonnerre. La porte en haut de l'escalier est arrachée, de même que celle qui communique avec la cave non voûtée; les soupiraux sont débouchés et laissent apparaître une lueur vive et lugubre. On a l'impression que le bâtiment vacille et s'écroule. Le bruit des toitures de l'église et du presbytère, enlevées par le déplacement d'air, est étouffé par celui des explosions – véritable vision de la fin du monde – et pourtant, sauf les enfants qui crient: *Petit-Jésus, je ne veux pas mourir*, tout le monde reste calme. La récitation du chapelet a cessé, mais l'on entend murmurer, à part, les invocations au Sacré-Cœur, à Notre-Dame de Forêt, de Beauraing et de Fatima. On allait mourir. La plupart y pensèrent une demi-heure qui parut un siècle. Vers 4 heures, le vacarme prit fin. Après dix minutes d'accalmie, passée dans un silence impressionnant, une voix se fit entendre au-dessus de l'escalier: c'était Camille Jacqmin qui appelait à l'aide. Réfugié à la cave du boucher Raveau, vers 3 h. 20, Camille est sorti dans la ruelle, lorsque tout à coup, une lumière éblouissante environna la Ville, des fusées lumineuses annonçaient le bombardement.



Houffalize - L'Ermitage.



Houffalize - Tannerie Lemaire, Fond du Randoux (aquarelle de Germaine Renders, 1942).

Il rentra à grande peine; déjà, le souffle des premières bombes pesait sur la porte. Puis vint le fracas des explosions; Camille et ses compagnons priaient en silence et un soldat allemand fit cette réflexion: *En Allemagne, au moment des bombardements, les hommes hurlent, ferment les portes avec violence, font le plus de bruit possible mais, vous, Belges, vous restez calmes.*

Dès que le bombardement eut prit fin, Camille sortit comme poussé par une force invisible et se rendit à la Tannerie Poncin. Un rescapé se jette dans ses bras, en lui criant: *J'ai perdu toute ma famille, il ne reste pas un vivant dans cet abri.* Arrivé à l'entrée, il trouve un homme coincé par la porte, le bras fracassé, il essaie en vain de le dégager, il court à l'écurie de Henri Maréchal pour demander du secours, il n'y voit que des morts. A l'écurie Cawet, même massacre: on ne répond que par des plaintes. C'est alors qu'il vint à la cave du presbytère.

A l'aube de ce jour funèbre, on se rendit compte du désastre qui avait frappé la Ville de Houffalize. A la Tannerie Poncin, on dégageda les survivants; sur 115 réfugiés, 59 avaient été tués, dont M. l'Aumônier de l'Hospice, la Sœur supérieure et trois de ses consœurs; parmi les autres blessés de l'abri, on compta aussi deux religieuses blessées dont la vieille Sœur Nathalie. A l'écurie de Henri Maréchal, 24 tués. A l'écurie Cawet, 13 tués. A Sainte-Anne, dans la cave de Constant Simon, 16 morts. Au Bois des Moines, dans la maison de Mme Vve Bollet-Collignon, 6 tués.

Outre les victimes, quel désastre dans la Ville! Plus aucune toiture; quantité de maisons ne formaient qu'un amas de pierres; des autres, il ne restait que des murs éventrés. Les rues avaient disparu sous les décombres de toutes sortes: ardoises, poutres, ferrailles, débris de *meubles*. Les peupliers de la *Promenade* étaient décapités, décharnés ou par terre. Sur la route de Mabompré, les arbres du grand talus vers la route de Laroche donnaient une vision de Verdun ou de Dixmude. Au-dessus de la gare, la grande Croix de Mission se dressaient intacte au milieu des troncs squelettiques d'une sapinière. Ne fallait-il pas sur ce tombeau de la cité une grande Croix qui restât debout, pour rappeler aux survivants et aux générations futures le sacrifice de ces innocentes victimes? Ne fallait-il pas aussi que l'on comptât parmi les morts un prêtre, l'abbé Louis Fontaine, pour conduire auprès du Seigneur tous nos disparus?

Hélas! Notre vénérable église n'avait pas été épargnée; le souffle des explosions pénétrant dans la grande nef avait soulevé l'énorme toiture en grosses poutres de chêne qui s'effondra, réduisant en miettes, les chaises et les bancs, arrachant les panneaux des lambris, déchirant des tableaux de valeur et abîmant le maître-autel.

Tel fut le sinistre bilan de ce bombardement qui dura de 3 h. 25 à 4 h.

Un aviateur anglais, qui faisait partie de ce raid, a dit par après que plusieurs centaines de bombardiers y avaient pris part, laissant chacun tomber trois bombes de 1.000 et 1.500 kg, quelques-unes de 2.000 kg. Il était venu, avec d'autres aviateurs, interroger M. le Doyen Georges sur le résultat du bombardement de tel et de tel jour. Deux

d'entre eux ont déclaré être étonnés de voir debout le Château Sainte-Anne et la maison Lambin de l'Ermitage. Ils les avaient arrosés de bombes, croyant que l'état-major allemand s'y trouvait; et de fait, ces deux maisons sont entourées de cratères. Sur les terrains de la ferme de Sainte-Anne, c'est-à-dire sur une superficie de 13 ha, les experts ont compté 214 trous de bombes.

Jusqu'à ce jour, 6 janvier, environ 350 personnes séjournaient dans la Ville: 90 à la cure, 115 à la Tannerie Poncin, 30 chez Henri Maréchal, 25 chez Louis Cawet, 10 chez Constant Lamy, 8 chez le Notaire L. Urbin-Choffray, 8 chez Joseph Raveau, 16 chez Constant Simon, 10 chez Rosalie Collignon, d'autres chez Lucien Collard au-dessus du Bois des Moines et à l'Ermitage.

A partir du 6 janvier, il en reste 65 à la cave du presbytère, 54 à l'Ermitage, une vingtaine au-dessus du Bois des Moines. Le 6 janvier, il y eut 119 victimes. Une partie des survivants quittèrent la Ville pour se rendre dans les villages voisins où plusieurs moururent presque en arrivant.



Houffalize meurtrie - La Poste et le quartier de la gare.



Houffalize meurtrie - Quartier de l'église.



Houffalize - Château Sainte-Anne curieusement épargné!



Houffalize meurtrie - Route de Bastogne.

Le nombre total des victimes s'élève à 192. Sur 354 maisons, environ 310 complètement détruites.

Comment vécurent ceux qui, durant tout le mois de janvier, séjournèrent à la cave de l'Abbaye? On faisait deux repas par jour: le matin, à 9 h., chacun recevait une tranche de pain avec de la confiture, du beurre si on en avait; vers deux heures, une assiette de soupe consistante avec pommes de terre et viande. Les pommes de terre se trouvaient facilement; la viande était fournie par Camille Jacqmin qui fit des prodiges de dévouement et de ruse pour découvrir du bétail et l'amener à la Cour de l'Abbaye: jamais la viande ne manqua, ni à la cave, ni à l'Ermitage. Léon Nadin fut le maître cuisinier, mais,

comme la place manquait à la cave, il dut établir ses fourneaux à la porte; deux lessiveuses dont une, un jour, fut partagée en deux par un gros éclat d'obus. Quant au pain, Madame Gadisseux s'en chargeait. Au début, elle fit la pâte dans sa maison, mais le froid devenant plus vif et la pâte ne pouvant lever, on descendit le pétrin dans la cave pendant le jour et on se serra pour lui faire place. Un poêle ne fut placé dans la cave que plus tard après le départ des personnes qui furent évacuées.

La mort n'épargna pas cependant les réfugiés de la cave; 7 personnes y décédèrent plus Sœur Gabrielle, tuée d'un éclat d'obus le 10 janvier à un coin de la cave. Par un soupirail non obstrué, pénétra un schrapnell qui l'atteignit en plein dos et la tua sur le coup. Sœur Eugène, qui était en face d'elle, fut blessée elle aussi. Ce fut un coup fort dur pour les habitants de la cave, ce soir-là.



Houffalize meurtrie - Centre de la Ville après les bombardements.

La plupart furent atteints de dysenterie et, certains jours, une atmosphère pestilentielle régna dans l'abri. Joseph Ricaille fut le dévoué infirmier du moment; après Mlle Urbin-Choffray Marie-Thérèse apporta également le secours de ses connaissances médicales et fournit de nombreux médicaments. En sorte que la cave servit de chapelle, dortoir, infirmerie, salle à manger, boulangerie, morgue. Dès qu'une personne mourait, on récitait le chapelet, puis, après l'avoir enveloppée dans sa couverture, on la transportait dans la maison de M. Pirotte Armand; après, on les enterra dans le jardin de M. Léon Nadin.

Les Allemands ne molestèrent pas outre mesure ceux qui restèrent à Houffalize, pendant ces jours pénibles. Plusieurs vinrent visiter la cave, mais pour se rendre compte que, en cas de bombardements, le souffle aurait une sortie et pour étançonner la voûte, même pour distribuer du sucre aux enfants. Cependant, un S.S. venait parfois le soir, revolver au poing, réquisitionner les jeunes filles pour éplucher les pommes de terre (chez M. Nestor Lesnino). Ce même hitlérien fit souffrir la famille Urbin-Choffray par ses exigences, ses menaces et ses rapines, furieux surtout de ne pouvoir alimenter son estomac d'ivrogne.

Les Allemands ne molestèrent pas outre mesure ceux qui restèrent à Houffalize, pendant ces jours pénibles. Plusieurs vinrent visiter la cave, mais pour se rendre compte que, en cas de bombardements, le souffle aurait une sortie et pour étançonner la voûte, même pour distribuer du sucre aux enfants. Cependant, un S.S. venait parfois le soir, revolver au poing, réquisitionner les jeunes filles pour éplucher les pommes de terre (chez M. Nestor Lesnino). Ce même hitlérien fit souffrir la famille Urbin-Choffray par ses exigences, ses menaces et ses rapines, furieux surtout de ne pouvoir alimenter son estomac d'ivrogne.

Ceux qui vécurent à la cave de la cure en conserveront un souvenir ineffaçable. La souffrance supportée en commun entretiendra le souvenir de ceux avec qui ils ont vécu et ils se rappelleront le réconfort qu'ils ont reçu de la religion par les messes célébrées chaque jour et par les prières fréquentes auxquelles ils prirent part.

A la fin de janvier, note toujours l'abbé Georges, la plupart avaient quitté la cave, les uns, les plus nombreux, évacués par les Américains et la Croix-Rouge, les autres, ayant gagné les villages délivrés des Allemands. Les derniers, au début de février, allèrent à la brasserie Otto où l'on trouva place pour une chapelle et le ravitaillement.

★ ★ ★

Les soldats américains apparurent le mardi 16 après-midi, sur la route de Liège, mais pour remonter aussitôt vers Taverneux, les Allemands les mitraillant du côté de la Ville Basse. Le mercredi 17, deux soldats américains se présentèrent à l'entrée de la cave et il y eut encore un cours combat de



Houffalize meurtrie - Les civils sont sortis des caves et les G.I. détectent des mines.

mitrailleuses. Ce ne fut que le jeudi matin 18, qu'apprenant le départ des Allemands pendant la nuit, l'armée entra dans la Ville. Ce fut un grand soulagement pour les habitants qui restaient encore à Houffalize, mais l'enthousiasme de septembre n'y était plus.

Il a été parlé de souffrance de ceux qui ne quittèrent pas la Ville; d'autres connurent aussi de mauvais jours. Plusieurs centaines s'étaient réfugiés dans les bois. Des familles formant des groupes nombreux se dirigèrent vers Hertofontaine, sur le chemin de Bonnerue et ailleurs où elles construisirent des huttes. Là, tout manquait: les couchettes étaient faites de branches de sapins, enveloppées de méchantes couvertures. Des enfants, des vieillards y passaient la nuit par une température glaciale, sans feu, car on craignait d'être repéré, parfois sans vivres. Les hommes devaient faire une heure à pied, dans la neige,

pour se procurer des pommes de terre, mendier un peu de pain dans les villages les plus proches. Et le danger n'était pas écarté pour eux, le canon donnant jour et nuit dans les bois comme dans les campagnes et sur les villages.

En visitant les alentours boisés, on put remarquer les ravages causés par l'artillerie; peu d'endroits furent épargnés et il est extraordinaire que personne n'ait été blessé ou tué.

Dans les bois comme dans les abris, c'était l'alerte permanente; on vivait constamment sous la menace d'une mort soudaine et dans les bois comme partout, on priait, on invoquait Notre-Dame, on se tenait prêt. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les villages environnants, surtout à Bonnerue et à Engreux, eurent aussi leur part de souffrances ou de privations: entassés dans une chambre, un hangar, une étable, ils avaient peine à trouver de quoi apaiser leur faim et ils songeaient aux leurs, restés dans une Ville qu'ils voyaient bombarder chaque jour.



Houffalize meurtrie - Paysage de désolation.



Houffalize meurtrie - Rien que des ruines...

La calamité fut générale; elle atteint profondément la population entière. Elle mit en pleine lumière pour un temps, la vanité des biens de ce monde, remua le sentiment chrétien chez les plus indifférents et fut l'occasion de magnifiques dévouements.

A partir de fin janvier, le ravitaillement s'organisa, non seulement pour ceux qui habitaient Houffalize, mais aussi pour de nombreux évacués à Taverneux, Fontenaille, Mont, Wibrin et ailleurs. La soupe fut d'abord servie à la cave de l'Abbaye, puis à la brasserie Otto. Les conserves de l'Amérique arrivèrent en quantité suffisante pour nourrir ceux qui se présentèrent et ce régime continua pendant les mois de février et de mars.

Dès le début de février, parents et hommes valides, tous très courageux, entreprirent le pénible travail de dégager les morts. Des groupements venus de Bruxelles leur apportèrent quelque aide et en avril, la plupart des victimes avaient pu être identifiées, mises au cercueil et enterrées au cimetière.

Le 14 février, le mercredi des Cendres, Monseigneur Charue, notre Evêque, vint par des chemins impossibles, apporter ses encouragements au chef de la paroisse et se rendre compte des nécessités les plus urgentes. Dans une seconde



Houffalize meurtrie - «Tigre» renversé dans l'Ourthe.

visite, fin avril, Son Excellence remit pour les vingt-trois paroisses du Doyenné une somme importante, produit des collectes faites dans le Diocèse, en faveur des sinistrés.

Plusieurs hauts personnages honorèrent aussi la Ville de leur présence, entre autres, le Prince de Ligne, Président de la Croix-Rouge de Belgique, et plusieurs ministres qui nous prodiguèrent de belles paroles... En juillet, Sa Majesté la Reine Elisabeth parcourut les rues de la localité, s'intéressant à tous les besoins, visitant les *maisons* et recevant avec bienveillance les requêtes des habitants.

Des secours nous arrivaient de différents côtés : de Dolhain, de Morialmé, d'Arlon, de Mouscron, de Schaerbeek surtout. Monsieur le Gouverneur Herinckx envoya plusieurs camions d'outillage. La commune de Schaerbeek, qui avait adopté la Ville, ne cessa toute l'année d'amener des outils, du linge, du mobilier. Et l'on doit citer avec une reconnaissance toute particulière, Monsieur l'abbé Willockx qui recueillit dans son doyenné de Schaerbeek, une somme très élevée et ne cessa de se dévouer pour nous procurer les objets du culte divin.

Mais les Houffalois voulaient revenir dans leur Ville; la nostalgie les gagnait tous. On ne pouvait plus vivre à l'étranger et puis, le travail attendait les hommes de métier. Les maisons qui possédaient encore leurs murs furent d'abord réparées et couvertes en carton bitumé. On y installa les services publics et des baraquements furent construits sur la route de Liège, puis sur la route de Laroche et un peu partout aux quatre coins de la Ville pendant que *Tedesco* avec sa troupe procédait au déblaiement des ruines.

Tout cela se fit durant l'été 1945; en novembre, ce qui avait été Houffalize prit cet aspect tel qu'on le voit dans les pays où les blancs commencent à s'établir. Le premier juillet, veille de l'Adoration, les offices furent célébrés dans un baraquement militaire, don de M. Herinckx, Gouverneur du Brabant, et fin septembre, les cloches, heureusement revenues d'Hambourg, furent suspendues près du baraquement *chapelle* où elles semblent dire aux bons houffalois: «Courage, nous en avons vu d'autres; Houffalize renaîtra plus belle et plus prospère que jamais!».

Chers Houffalois, tout au cours de cette lecture, vous avez revécu ces douloureux événements, vous avez refait dans vos mémoires le portrait de l'un ou l'autre parent aimé, disparu dans ces sombres jours... et nous espérons que vous avez eu pour eux une pensée pieuse. N'est-ce pas le but de cette publication?

«*Houffalize renaîtra plus belle et plus prospère que jamais.*» Ces paroles de l'abbé Georges, qui sont plus un acte de foi dans l'avenir chrétien de la cité qu'une simple conclusion à son journal, se réalisent un peu plus chaque jour. Nos maisons sont presque toutes reconstruites et *Houffalize* retrouve son visage charmant d'autrefois. La cloche est à nouveau suspendue au clocher de la vieille église et annonce, comme par le passé, nos joies et nos peines... Les *Bords de l'Ourthe* parcourent joyeusement les rues de la villette aux veilles des fêtes. Car... une cité ne se reconstruit pas seulement avec des briques, des pierres et du béton armé: elle se reconstruit avec des bonnes volontés, avec des cœurs généreux, ouverts aux espérances de tous les concitoyens sans distinction. Refaire la cité des cœurs, n'est-ce pas à cette œuvre que, tous, nous sommes appelés à collaborer: hommes et femmes déjà engagés dans les difficultés de la vie; jeunes gens et jeunes filles qui vous aimez et qui souriez à des lendemains heureux; jeunesse qui gambadez à travers les taillis et les sapins et qui êtes sur la plaine des sports, toujours en forme pour le *coup d'en-voi*... Jeunesse qui êtes pour nous parents, éducateurs et prêtres, tout l'espoir de Houffalize de demain...

Oui, Houffalize, sera plus belle et plus prospère que jamais quand tous les gars de la cité se seront donnés la main.



Houffalize vue de Sainte-Anne en 1946. Remarquez les nombreux baraquements faisant office de logements.



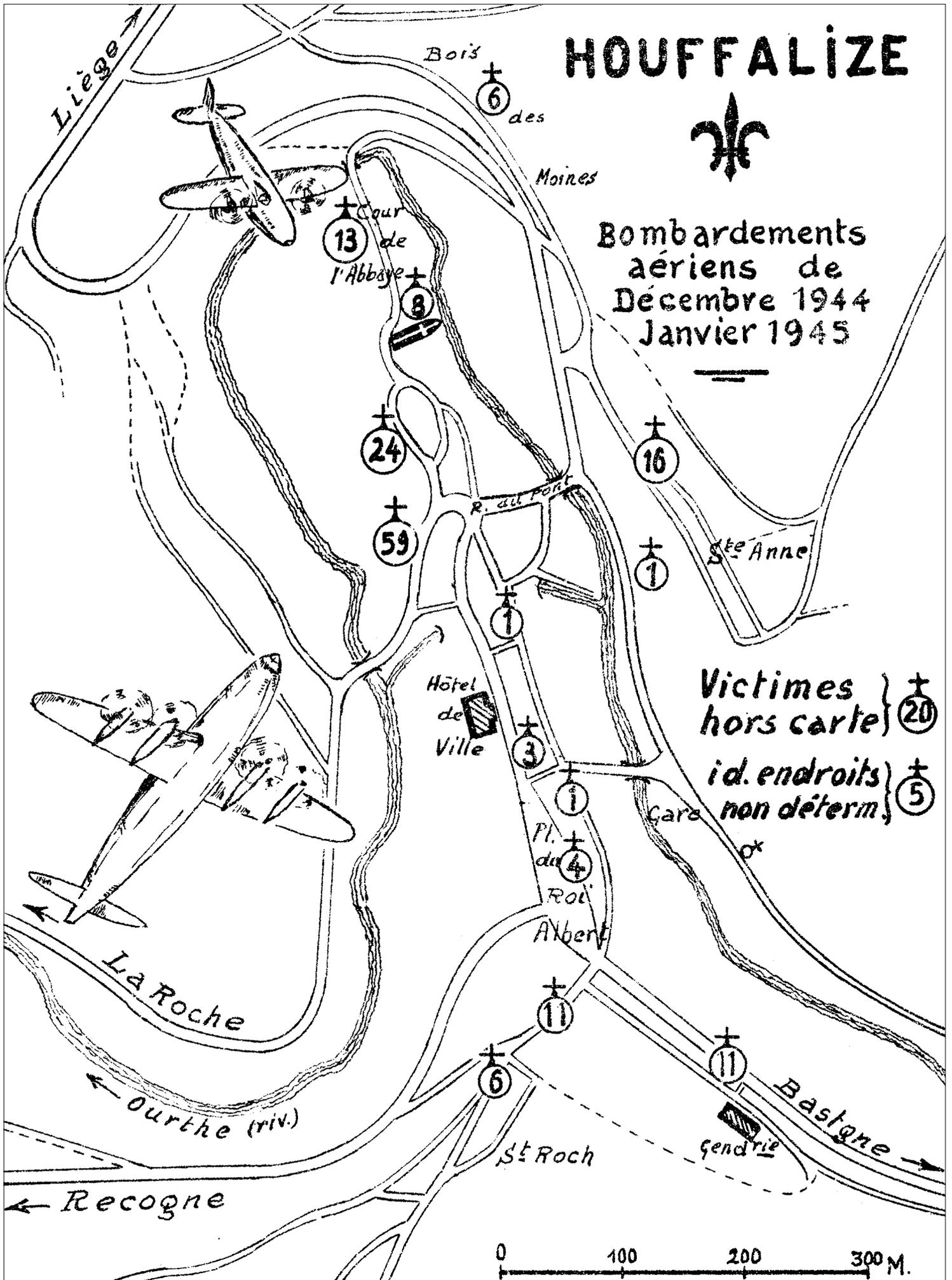
Houffalize - Le tank «Panzer», souvenir de la Bataille des Ardennes.

Noël 1964

HOUFFALIZE



Bombardements
aériens de
Décembre 1944
Janvier 1945



Victimes } ±
hors carte } 20
id. endroits } ±
non déterminés } 5



**LISTE DES VICTIMES DE L'OFFENSIVE DES ARDENNES,
DÉCEMBRE 1944 ET JANVIER 1945, DANS L'ORDRE ÉTABLI
SUIVANT LES DÉCLARATIONS FAITES À L'ÉTAT CIVIL**

1. SCHMITZ Anne-Catherine, Vve LEONARD Joseph, 86 ans, 26.12.44.
2. GROSJEAN François, époux DEVILLERS Andrée, 43 ans, 27.12.1944.
3. DELCOMMUNE Maurice, célibataire, 65 ans, 26.12.1944.
4. WILHELMY Emile, époux FUDVOYE Marie, 46 ans, 26.12.1944.
5. CAWET Charles, époux BASTIN Angèle, 59 ans, 25.12.1944.
6. BASTIN Angèle, Vve CAWET Charles, 53 ans, 26.12.1944.
7. PANDOLFE Adolphe, époux DUBOURG Louise, 38 ans, 26.12.1944.
8. WAGNER Pierre, veuf WILHELMY Marie-Victorine, 79 ans, 26.12.1944.
9. SIMON Jules, époux CARTIAUX Mathilde, 64 ans, 6.1.1945.
10. DUBRU Joseph-Clément, célibataire, 41 ans, 26.12.1944.
11. SIMON Alice-Henriette, épouse DUBRU Louis, 65 ans, 29.12.1944.
12. DARTE Anne-Marie-Joséphine, célibataire, 50 ans, 26.12.1944.
13. ADAM Germaine, célibataire, 39 ans, 26.12.1944.
14. ADAM Raymonde, célibataire, 27 ans, 6.1.1945.
15. ADAM Gilberte, veuve LEONARD Romain, 32 ans, 6.1.1945.
16. SANDRON Pauline, Marie, Anne, veuve ADAM Léon, 62 ans, 6.1.1945.
17. LEONARD Romain, époux ADAM Gilberte, 31 ans, 26.12.1944.
18. WATHELET Edmond, époux DESTREE Nathalie, 76 ans, 24.12.1944.
19. DESTREE Nathalie, veuve WATHELET Edmond, 71 ans, 6.1.1945.
20. NADIN Vital, époux CHOFFRAY Céline, 51 ans, 31.12.1944.
21. RICHOUX Marie-Françoise, veuve SCHLUNTZ Justin, 78 ans, 12.1.1945 (à Taverneux).
22. SCHLUNTZ Armand-Joseph, célibataire, 44 ans, 26.12.1944.
23. SCHLUNTZ Louis-Joseph, époux BERNARD Joséphine, 36 ans, 26.12.1944.
24. BERNARD Joséphine, veuve SCHLUNTZ Louis, 45 ans, 30.12.1944.
25. SCHLUNTZ Christian, célibataire, 7 ans, 30.12.1944.
26. SCHLUNTZ Jacqueline, célibataire, 2 ans, 30.12.1944.
28. CHEVALIER Emilia, veuve ABINET Nicolas, 80 ans, 26.12.1944.
27. WILMOTTE Edgard, époux ABINET Maria-Elisabeth, 46 ans, 26.12.1944.
29. ABINET Maria-Elisabeth, veuve WILMOTTE Edgard, 50 ans, 21.6.1945 (Marche-en-Famenne).
30. WILMOTTE Jean, célibataire, 14 ans, 26.12.1944.
31. WILMOTTE Renée, célibataire, 12 ans, 26.12.1944.
32. WILMOTTE Guy, célibataire, 9 ans, 26.12.1944.
33. WILMOTTE Robert, époux LAURENT Irma, 24 ans, 26.12.1944.
34. LAURENT Irma, épouse WILMOTTE Robert, 21 ans, 26.12.1944.
35. VIROUX Blanche, épouse LAURENT Lucien, 46 ans, 26.12.1944.
36. GOTTAL Arsène, célibataire, 42 ans, 28.12.1944.
37. GEORGES Angeline, célibataire, 69 ans, 31.12.1944.
38. WATHELET Juliette, veuve HEYNEN Norbert, 58 ans, 26.12.1944.
39. WATHELET Marie, célibataire, 62 ans, 26.12.1944.
40. DESSET Jean-Claude, célibataire, 3 ans, 26.12.1944.
41. NEUMANN Jules, célibataire, 57 ans, 27.12.1944.
42. MARTINY Antoine-Hyppolite, veuf BOMBOIR Julie, 77 ans, 27.12.1944.
43. DUBRU Clément-Joseph, époux SCHEER Anne, 67 ans, 26.12.1944.
44. SCHEER Anne, époux DUBRU Clément-Joseph, 67 ans, 26.12.1944.
45. FOHN Walther, secrétaire communal d'Amblève, célibataire, 21 ans, 26.12.1944.
46. FOHN Margot, célibataire, 10 ans, 26.12.1944.
47. CAWET Charles-Jean-Baptiste, célibataire, 61 ans, 28.12.1944.
48. STRASSEN Pierre-Louis, veuf KETTELS Julienne, 59 ans, 26.12.1944.
49. REMACLE Eléonore, épouse CHARLES Joseph, 43 ans, 25.12.1944.
50. Abbé FONTAINE Louis, 60 ans, 6.1.1945.
51. BASTIN Constance, célibataire, 70 ans, 6.1.1945.
52. BAY Charles, célibataire, 5 ans, 6.1.1945.

53. KESCH Sylvain, époux DEHEZ Rosalie, 63 ans, 3.1.1945.
54. DEHEZ Rosalie, épouse KESCH Sylvain, 57 ans, 3.1.1945.
55. LAMBERT Célestin, époux HINCK Marie-Joséphine, 66 ans, 3.1.1945.
56. HINCK Marie-Joséphine, veuve LAMBERT Célestin, 67 ans, 6.1.1945.
57. STRASSEN Marie-Joséphine, veuve DELSEMME Romain-Henri, 74 ans, 4.1.1945.
58. DUBRU Céline, veuve CHARLES Félix, 66 ans, 5.1.1945.
59. CHARLES Maria, célibataire, 34 ans, 6.1.1945.
60. WATHELET Charles, célibataire, 1 ans, 3.1.1945.
61. WALHIN Victorine, veuve JACQUET Auguste, 91 ans, 5.1.1945.
62. GOOSSE Maurice, époux LOUWETTE Aline, 55 ans, 2.1.1945.
63. LOUWETTE Aline, veuve GOOSSE Maurice, 60 ans, 19.1.1945 (Bomal).
64. STRAPS Marie, veuve PLUNUS Pierre-Arthur, 82 ans, 5.1.1945.
65. GUEIBE Julie-Lydie, épouse WILHELMY Léon, 65 ans, 5.1.1945.
66. WILHELMY Léon-Joseph, veuf GUEIBE Julie, 72 ans, 6.1.1945.
67. THOMAS Marie-Mathilde, veuve GUILLAUME Julien, 81 ans, 5.1.1945.
68. GUILLAUME Roclore, célibataire, 52 ans, 6.1.1945.
69. SCHAACK Suzanne, religieuse : Sœur Eléonore, 61 ans, 6.1.1945.
70. JACQMIN Célestine, religieuse : Sœur St-Mathias, 75 ans, 6.1.1945.
71. MEERTZ Barbe, religieuse : Mère St-Louis, 58 ans, 6.1.1945.
72. MAILLET Mariette, religieuse : Sœur Emma, 22 ans, 6.1.1945.
73. FROGNEUX Marie, religieuse : Sœur Gabrielle, 48 ans, 10.1.1945.
74. BOLLET Guillaume, époux SCHLUNTZ Germaine, 54 ans, 6.1.1945.
75. SCHLUNTZ Germaine, épouse BOLLET Guillaume, 43 ans, 6.1.1945.
76. BOLLET Liliane, célibataire, 13 ans, 6.1.1945.
77. BOLLET Guillaume-Louis-Joseph, époux DESSET Maria, 47 ans, 6.1.1945.
78. BOLLET Jules-Louis, célibataire, 83 ans, 6.1.1945.
79. CHISOONE Marie-Lydie, célibataire, 44 ans, 6.1.1945.
80. THOUL Victorine, veuve DESSET Jean-Joseph, 76 ans, 6.1.1945.
81. COLLIGNON Rosalie, veuve BOLLET Eugène, 80 ans, 6.1.1945.
82. COUNSON Edgard, époux PUTZ Claire, de Salmchâteau, 36 ans, 6.1.1945.
83. PUTZ Jules, célibataire de Salmchâteau, 29 ans, 6.1.1945.
84. MARTINY Joséphine, veuve CROUTELLE Nicolas-Alphonse, 86 ans, 6.1.1945.
85. CROUTELLE Juliette, célibataire, 46 ans, 6.1.1945.
86. MAGNETTE Maria-Hélène, époux DECKER Emile, 33 ans, 6.1.1945.
87. DECKER Jacques, célibataire, 3 ans, 6.1.1945.
88. DELME Joséphine-Philomène, veuve FOULON Philogonne, 75 ans, 6.1.1945.
89. DESSET Maria-Marie-Joséphine, veuve DELME Marcel, 52 ans, 6.1.1945.
90. DELME Yvonne, célibataire, 22 ans, 6.1.1945.
91. DELME Andrée, célibataire, 20 ans, 6.1.1945.
92. DELME Lucien-Joseph, veuf BLAISE Marie-Joséphine, 79 ans, 6.1.1945.
93. DELVAUX Lucie-Léonie, célibataire, 71 ans, 6.1.1945.
94. DUBRU Marie-Augustine, célibataire, 87 ans, 6.1.1945.
95. VANDERSWALM Marie-Henriette, épouse DEWILDE Jules, 30 ans, 6.1.1945.
96. DEWILDE Carlos, célibataire, 8 mois, 6.1.1945.
97. DISLAIRE Hector, époux LESNINO Martha, 70 ans, 6.1.1945.
98. SIMONIS Lucie, célibataire, 13 ans, 6.1.1945.
99. DISLAIRE Léon-Joseph, époux HINCK Marie-Eugénie, 75 ans, 6.1.1945.
100. HINCK Marie-Eugénie, épouse DISLAIRE Léon-Joseph, 73 ans, 6.1.1945.
101. PETITFRERE Emile, épouse MARTINY Joséphine, 64 ans, décédé à Liège, 19.1.1945.
102. DUBOURG Louis, époux LUC Jeanne, 34 ans, 6.1.1945.

103. LUC Jeanne, épouse DUBOURG Louis, 26 ans, 6.1.1945.
104. DUBOURG Antoine, célibataire, 2 ans, 6.1.1945.
105. LEONARD Clara, épouse DUBRU Fernand, 30 ans, 6.1.1945.
106. DUBRU Jacquy, célibataire, 6 ans, 6.1.1945.
107. DUBRU Alphonse, célibataire, 50 ans, 6.1.1945.
108. DUBRU Marie, épouse SIMON Constant, 45 ans, 6.1.1945.
109. FLAMMANG Marie-Françoise, célibataire, 40 ans, 6.1.1945.
110. VERHEGGEN Marie-Catherine, veuve HENRY Jean-Baptiste, 71 ans, 6.1.1945.
111. HINCK Joseph, époux STRASSEN Marie-Marguerite, 46 ans, 6.1.1945.
112. STRASSEN Marie-Marguerite, épouse HINCK Joseph, 47 ans, 6.1.1945.
113. HOFFMANN Guillaume, époux NICLIN Irma, 46 ans, 6.1.1945.
114. NOCKIN Irma, épouse HOFFMANN Guillame, 40 ans, 6.1.1945.115.
115. HOFFMANN Marie-Madeleine, célibataire, 16 ans, 6.1.1945.
116. HOFFMANN René, célibataire, 15 ans, 6.1.1945.117.
117. HOFFMANN Lucien, célibataire, 14 ans, 6.1.1945.
118. HOFFMANN Suzanne, célibataire, 13 ans, 6.1.1945.
119. HUGUET Marie-Hortense, 78 ans, célibataire, 6.1.1945.
120. JACQUET Octavie, célibataire, 85 ans, 6.1.1945.
121. JACQUET Jean-Louis, veuf BAZARD Joséphine, 82 ans, 6.1.1945.
122. HUGUET Elise-Marie, veuve JACQUET Lucien, 71ans, 6.1.1945.
123. BIERMEZ Marie, veuve LEMAIRE Alphonse, 66 ans, 6.1.1945.
124. DELEM Léonie, veuve LEMPEREUR Jules, 47 ans, 6.1.1945.
125. LEMPEREUR René, célibataire, 16 ans, 6.1.1945.
126. LEONARD Prosper, époux WINANDRE Arsèle, 58 ans, 6.1.1945.
127. WINANDRE Arsèle, épouse LEONARD Prosper, 57 ans, 6.1.1945.
128. LOUIS Jean-Baptiste, veuf DISLAIRE Marguerite, 71 ans, 6.1.1945.
129. LOUIS Marie-Joséphine-Valérie, veuve PEREAUX Justin, 45 ans, 6.1.1945.
130. LOUIS Louis, célibataire, 43 ans, 6.1.1945.
131. LOUIS Marguerite, célibataire, 41 ans, 6.1.1945.
132. LOUWETTE Hubert-Henri-Joseph, veuf DUPAIN Marie-Catherine, 87 ans, 6.1.1945.
133. MASSEM Gertrude, veuve NIESEN Jean, 68 ans, 6.1.1945.
134. NIESEN Maria, épouse MARCHAL Maurice, 39 ans, 6.1.1945.
135. MARCHAL Jean-Joseph, célibataire, 2 ans, 6.1.1945.
136. MARECHAL Henri, époux DUBRU Victorine, 55 ans, 6.1.1945.
137. DUBRU Victorine, épouse MARECHAL Henri, 46 ans, 6.1.1945.
138. MARECHAL Marie-Joséphine, célibataire, 20 ans, 6.1.1945.
139. MARECHAL Madeleine, célibataire, 14 ans, 6.1.1945.
140. MARECHAL Henri, célibataire, 2 ans, 6.1.1945.
141. MARTIN Marie-Louise, célibataire, 69 ans, 6.1.1945.
142. MATHOT Marie-Eugénie, veuve MATHIEU François-Joseph, 76 ans, 6.1.1945.
143. MELIGNON Alphonse, époux LOUIS Edith, 44 ans, 6.1.1945.
144. ORBAN Louis, époux GATEZ Valentine, 41 ans, 6.1.1945.
145. PHILIPPIN Alphonse, veuf GILLES Marie-Joséphine, 76 ans, 6.1.1945.
146. PHILIPPIN Justin, célibataire, 79 ans, 6.1.1945.
147. PHILIPPIN Louis, veuf RINCHARD Catherine, 81 ans, 6.1.1945.
148. GASPAR Marie-Amélie, veuve PONCIN Edouard, 68 ans, 6.1.1945.
149. RENARD Charles, époux STRASSEN Hortense, 54 ans, 6.1.1945.
150. STRASSEN Hortense, épouse RENARD Charles, 53 ans, 6.1.1945.
151. RENARD Marie-Louise, célibataire, 25 ans, 6.1.1945.
152. ROUVROY François-Joseph, veuf BODELET Marie-Zélia, 80 ans, 6.1.1945.
153. RENARD Marie-Louise, célibataire, 2 ans, décédée à Anloy, 29.1.1945.
154. RULMONT Guillaume-Joseph, veuf GOOSSE Marie-Mélanie, 73 ans, décédé à Rettigny, le 1.1.1945.
155. SCHAUS Joseph, veuf THOMMES Maria, 86 ans, 6.1.1945.
156. SIMON Annette, célibataire, 20 ans, 6.1.1945.
157. SIMON Edouard, époux LEONARD Hortense, 69 ans, 6.1.1945.

158. LEONARD Hortense, épouse SIMON Edouard, 68 ans, 6.1.1945.
 159. DUBRU Maria, célibataire, 20 ans, 6.1.1945.
 160. SIMON Constant, époux DUBRU Marie, 46 ans, 6.1.1945.
 161. SIMON Jean, célibataire, 10 ans, 6.1.1945.
 162. SIMON Henri-Joseph, époux LEONARD Mathilde, 67 ans, 8.1.1945 à Taverneux.
 163. TAHAY Alfred-Joseph, époux MAZY Marie, 70 ans, 6.1.1945.
 164. MAZY Marie, épouse TAHAY Alfred, 68 ans, 6.1.1945.
 165. SCHMIT Henriette, épouse THIRY Augustin, 45 ans, 6.1.1945.
 166. THIRY Camille, célibataire, 17 ans, 6.1.1945.
 167. THIRY Simone, célibataire, 15 ans, 6.1.1945.
 168. THIRY Yvon, célibataire, 11 ans, 6.1.1945.
 169. MARTIN Marie-Joséphine, épouse VERHEGGEN Victor, 65 ans, 6.1.1945.
 170. VERHEGGEN Célestine, célibataire, 77 ans, 6.1.1945.
 171. WINANDRE Philippe, époux KAISER Marie-Joséphine, 63 ans, 6.1.1945.
 172. KAISER Marie-Joséphine, épouse WINANDRE Philippe, 57 ans, 6.1.1945.
 173. ADAM Zélie, veuve SCHLUNTZ Jean-Baptiste, 56 ans, 6.1.1945.
 174. ZUNE Emérence, veuve MATHU Alphonse, 67 ans, 6.1.1945.
 175. FRANCE Marie-Victorine, veuve MONFORT Jean-Joseph, 75 ans, décédée à Mabompré, le 4.2.1945.
 176. LUC Henri-Joseph (dit Jean), époux DELME Léonie, 83 ans, décédé à Taverneux, le 9.1.1945.
 177. DELME Léonie, veuve LUC Henri, 83 ans, décédée à Uccle, le 4.2.1945.
 178. DELCOMMUNE Constant-Joseph, célibataire, 62 ans, 6.1.1945.
 179. PERRAD Jean, célibataire, 30 ans, décédé à Dave, le 14.2.1945.
 180. MIGEOT Marie-Louise, veuve FERETTI Pierre, 70 ans, 6.1.1945.
 181. LEMAIRE Marie-Françoise, veuve URBIN-CHOFFRAY Louis, 77 ans, 12.1.1945.
 182. WILSON Eugène-Joseph, 79 ans, 6.1.1945.
 183. DEHARD Léopold-Joseph, époux BERHIN Marie-Clémentine, 72 ans, 12.1.1945.
 184. BODY Marie-Catherine, veuve LEMAIRE Elysée, 74 ans, 20.1.1945.
 185. GENIN Sylvie, épouse MICHAUX Félix, 43 ans, 6.1.1945.
 186. RINCHARD Narcisse-Joseph, époux LEONARD Angéline, 79 ans, décédé à Taverneux, le 10.1.1945.
 187. URBIN-CHOFFRAY Yves, célibataire, 14 ans, décédé à Taverneux, le 12.1.1945.
 188. BIERMEZ Julie-Augustine, veuve PETITFRERE Gustave, 68 ans, 6.1.1945.
 189. DUBRU Alfred, époux DISLAIRE Marie, 79 ans, 19.1.1945.

RESISTANTS FUSILLES LORS DE L'OFFENSIVE

- DUBRU Jules, époux LOMMERS Louise, 48 ans, assassiné le 22.12.1944, au lieu-dit *Al Fosse*, Fontenaille.
- NADIN Jean, célibataire, 18 ans, fusillé le 23.12.1944, au lieu-dit *Parc Lambin*.
- BOLLET Antoine, célibataire, 24 ans, fusillé le 23.12.1944, au lieu-dit *Parc Lambin*.

Nous associons à ces victimes de l'Offensive des Ardennes, décembre 1944 – janvier 1945, les Combattants de 1940, morts pour la patrie: CAWET Marcel – LAMY Eméric – RENARD Alfred – VERHEGGEN Louis.

Mort en captivité: LESAGE Louis.

Résistants fusillés à la libération de septembre 1944: LEFEBVRE Charles et MARECHAL Louis.

Evacués de 1940: HAMOIR Bernard.

Victimes accidentelles: MUSIEAUX Théophile, mitraillé dans le tram à Neufmoulin, le 29.8.1944 – FRAITURE Guy.



Houffalize - Monument aux Morts et aux Combattants des deux Guerres, rue de Schaerbeek. (Site www.bel-memorial.org)



Houffalize à présent, plus belle et plus prospère que jamais... (Site www.chalet-houffalize.be).